

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Coste et Bienville.

Printed at the Post Office of New Orleans at Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

L'ABEILLE DE DEMAIN. SOMMAIRE.

Le Portrait Une Danseuse Poète. Le Coup de Filet de l'Épousée, conte inédit. Pourqu'on M. Emile Ollivier ne fut pas son discours de réception à l'Académie Française, raconté par lui-même. La Maison de Balzac. Cuisine. La Beauté du Diable, feuilleton du dimanche, suite. Mondanité, Chiffons. L'actualité, etc., etc.

Fin probable d'une Grève.

La grève des employés de chemins de fer urbains qui a séjourné samedi dernier, à Philadelphie, est sur le point de prendre fin; quand paraîtront ces lignes, l'ordre aura peut-être été rétabli et une entente entre les grévistes et les corporations de chemins de fer aura-t-elle été conclue. Dans la nuit de mercredi, la ville a été le théâtre de scènes de désordre, et le lendemain ces scènes se renouvelaient dans divers quartiers; les grévistes s'amusant, ce qui était d'un goût plus que douteux, à lancer des pierres aux hommes qui les avaient remplacés sur les tramways. Dans la journée de jeudi, nombre d'employés nouveaux ont abandonné le travail pour faire cause commune avec les employés en révolte, ce qui, cependant, n'a causé aucune interruption dans le service des chars. Comme la politique a ses entrées partout, il n'a pas été surprenant de voir des leaders politiques, les Sénateurs McNichol et Varré, républicains tous deux, mettre au service des parties opposées leur influence pour amener entre elles un rapprochement, pour faciliter un règlement de leur différend. Le sénateur McNichol, à la suite d'une consultation qu'il a eue avec les meneurs de la grève, a, en leur nom, soumis leur proposition aux compagnies des chemins de fer, proposition différente de celle de la première. Les compagnies ont paru disposées à accorder la proposition en lui faisant subir encore quelques modifications qu'accepteront les grévistes. L'honneur des grévistes était belliqueux jusqu'à un moment où il fut suggéré de recourir à l'arbitrage pour satisfaire autant que possible les intérêts de tous. Plus de deux mille individus avaient été enrégimentés et mar-

chaient sur la station des chars avec le ferme dessein d'y tout détruire, lorsque cinquante agents de police placés à la station les repèrent et les intimidèrent par leur attitude déterminée.

La bande d'émentiers se disloqua bien vite sans avoir commis d'autres dégâts que la fracturation de quelques vitres. Encore une grève que fait naître l'antagonisme qui depuis quelques années existe entre le Capital et le Travail, et dont nous sommes malheureusement, appelés à voir augmenter le nombre d'années en années, tant que le soif d'argent, des gros bénéfices ne passera pas, et que les idées nouvelles qui travaillent les classes ouvrières ne se modifieront pas.

Cette liberté que nous réclamons tous comme le don le plus précieux que nous ayons reçu en naissant, les Sociétés, les Unions sont les premières à la vouloir pour leurs affiliés et à la refuser aux autres.

Bien n'est plus digne d'encouragement que ces Sociétés, ces Unions fondées sur le principe d'une mutuelle protection; elles créent entre leurs membres une solidarité très loyale; mais elles ne doivent pas méconnaître aux individus cette liberté d'action qu'elles revendiquent pour leurs adhérents.

C'est avoir des notions bien faussées du droit et de la justice.

La gaité de Jeanne d'Arc.

On se figure assez volontiers une Jeanne d'Arc toujours extatique, les yeux fixés au ciel, dans une attitude supra-humaine; et c'est ainsi qu'un prêtre a pu l'idée surprenante de célébrer la vierge guerrière comme l'héroïne du pacifisme. Le fait est que si elle se transfigure quand les voix divines lui parlent et qu'elle écoute ses saints, le miraculeux entretien achevé, cette bergère de dix-huit ans, robuste et saine, qui descend de cheval le visage trempé de sueur, reprend sa belle humeur naïve d'enfant élevée au grand air, loin des villes. On rapporte même des mots où perçait une espièglerie charmante, comme sa réponse à Jacques Boucher, qui lui offre une alose le matin du jour où elle va attaquer les Tourelles:

—Gardez la pour ce soir au goddam, car je vous ramènerai un goddam qui en mangera sa part. Un goddam c'est un Anglais; on les désignait déjà ainsi, d'après leur fameux juron "God-dam".

M. D. B. de Lafitte, qui va publier un intéressant ouvrage intitulé "Sur les pas de Jeanne d'Arc", y rapporte cette anecdote:

Le 5 mai, dans la salle basse de Jacques Boucher, un Conseil de guerre est tenu. Les principaux chefs y assistent; Jeanne n'y est pas conviée. Que lui importe, d'ailleurs, l'opinion des hommes quand les "voix" ont parlé? Mais cette sorte de méfiance n'est-elle pas caractéristique? Jeanne est considérée, par les chefs, comme plus capable d'entraîner les hommes d'armes à l'assaut que d'élaborer un plan stratégique, une opération militaire. Quoiqu'elle l'affirme dans maintes circonstances, le caractère providentiel de sa mission est méconnu, ou, tout au moins, mis en doute, malgré les succès déjà remportés. Il est encore des incrédules, des méfiants parmi les capitaines. Aussi délibèrent-ils et décident-ils en grand secret que le 7, au matin, on feindra, avec une petite troupe, d'attaquer Saint-Laurent, tandis qu'en réalité tout l'effort des assaillants se portera sur les Tourelles. Mais on n'en

dira rien à Jeanne; on ne lui parlera que de l'attaque contre Saint-Laurent....

Jeanne est alors mandée. A peine Dunois a-t-il ouvert la bouche que Jeanne l'arrête:

—Vous me cachez quelque chose!

Et Dunois, interloqué, dénoté par cette divination, de s'excuser et d'avouer toute la supercherie. Et les vieux chroniqueurs de nous confier qu' alors Jeanne entra dans une grande colère, — une colère bien, dirions-nous aujourd'hui, — tempétante et... Juraif. Oh! un juron bien anodin, un juron qui n'en est pas un, est-il besoin de le dire? mais qui lui était familier:

—Par mon Martin!

Et par mon Martin répétaient depuis, à Chinon, dans les camps, à l'exemple de Jeanne, les soldats, oublieux des blasphèmes ordinaires.

"Par mon Martin" était devenu le juron à la mode, comme le fut, autrefois, le "sang Dieu" de nos pères. "Par mon Martin" ou, si vous aimez mieux: "Par mon bâton", le bâton sur lequel s'appuyait, une fois descendu de cheval, l'homme d'armes converti de la lourde armure. Le "martin-bâton" du fabuliste n'a pas — soit dit en passant — d'autre origine....

LES BELLES DEMEURES D'OUTREFOIS.

L'Hotel de Valentinois.

Chronique parisienne: Au finc de la colline de Passy, à l'intersection de la rue Renoir et de la rue Singer, s'étend depuis quelques semaines une immense ruine. Un portique du dix-huitième siècle, des colonnes encore debout dominent un amoncellement de pierres sculptées, de mascarons et de chapiteaux éparés au milieu des gravats. Si, se glissant entre les lourds charrois, on parvient à faire l'escalade de ces décombres, l'œil, dominant les palissades, découvre le plus beau panorama: la Seine, les buets qui enveloppent ses rives, et l'amphithéâtre nuancé de coteaux qui bordent la rive gauche.

Sur ces terrasses s'élevait, il y a quelques mois encore, la maison des Frères de Passy. Les plus belles, les plus anciennes demeures de Paris, celles qui gardaient le mieux le caractère des époques où elles furent construites, trop spacieuses, mal adaptées à notre vie mondaine, s'élevaient, les unes après les autres, transformées en pensionnats ou en couvents. En chassant les congrégations on a vu à la destruction de magnifiques spécimens d'architecture dont la beauté ne peut faire l'objet de spéculations avantageuses. Ainsi tombent à tour de rôle sous la pioche du démolisseur ces maisons qui faisaient la grâce et la noblesse de certains quartiers.

Le pensionnat des Frères englobait l'une des plus charmantes et l'une des plus chargées de souvenirs parmi ces propriétés de Passy: l'Hotel de Valentinois.

M. Doniol, dont l'"Histoire du seizième arrondissement" fait autorité, dit que cet hôtel avait appartenu successivement au duc d'Aumont, au marquis de Ségur, au comte de Valentinois, dont il conserva le nom quand il passa entre des mains étrangères.

Il existe à la Bibliothèque nationale un curieux plan, manuscrit et colorié par Guélin, de la propriété du comte de Valentinois à Passy, telle qu'elle "se comportait" en 1761. L'élévation des bâtiments de

l'Hotel sur la rue de l'Annonciation permet de se rendre compte de son importance et de sa belle ordonnance.

Cependant l'Hotel de Valentinois n'a pas mérité qu'on le distinguât des autres maisons seigneuriales d'Auteuil et de Passy s'il n'avait abrité Franklin durant le séjour qu'il fit en France de 1777 à 1785, séjour fécond en conséquences importantes, puisqu'il décida de l'indépendance des Etats-Unis.

Franklin avait débarqué dans la rivière d'Auray le 29 novembre 1776. Il avait gagné Paris en passant par Vannes et par Nantes. Il recevait partout les marques de la plus vive sympathie. Il descendit à l'Hotel de Hambourg, rue de l'Université, et tout de suite fut l'objet de l'enthousiasme des Parisiens. "On ne parlait que de lui dans les salons, on faisait des robes, des bonnets, des étoffes à la Franklin; enfin les plus jolies dames de la Cour et de la ville allaient lui offrir un baiser qu'il acceptait très gracieusement."

On se disputait l'honneur de loger le grand homme. Parmi les nombreuses propositions qui lui furent faites, Franklin agréa celle de M. Le Roy de Chamont, ancien directeur et intendant des Invalides, alors propriétaire de l'Hotel de Valentinois. M. Le Roy de Chamont était un des amis les plus chers de la jeune Amérique et sa maison se trouvait commodément située dans une campagne agréable, aux portes de Paris et sur la route de Versailles.

Franklin habita un pavillon dont les deux ailes étaient terminées chacune par un belvédère orné de balustrades et supporté par des colonnes toscanes. Dans l'aile droite, il y avait un grand salon "où les sculptures alternaient avec les bustes et les figures". A côté se trouvait une serre, tout près d'un petit quinconce.

De la cour on montait par un escalier à un parterre de gazon où quatre petites pelouses découpées entouraient un bassin octogone bordé de deux belles allées de tilleuls taillés à l'italienne.

Différents bâtiments contigus menaient à une galerie remplie de tableaux et de bustes qui se terminait par un petit appartement à coucher.

A l'issue de cette galerie était construite une terrasse qui faisait le plus grand charme de cette demeure. Tournant autour du potager, elle s'élevait en rond-point autour du groupe de Penelope et de Proserpine. Franklin aimait à s'asseoir là. La Seine au premier plan, ses rives alors ombragées, et derrière la pointe des Cygnes les coteaux boisés d'Issy et de Meudon retenaient indéfiniment sa vue.

Il faudrait reviser beaucoup de nos idées sur Franklin. Il n'était rien moins que le bonhomme qu'il paraissait. Habile politique, rusé diplomate, il se composa le personnage le mieux fait pour plaire aux Français de la fin du dix-huitième siècle. Il tint la figure du héros de Rousseau. Quand il parut à la Cour, dit Mme Campan, il affecta d'y porter le costume du cultivateur américain. Lorsqu'il fut présenté au Roi, il avait, raconte M. de Defant, "un habit de velours mordu, des bas blancs, ses cheveux étalés, ses lunettes sur le nez et un chapeau blanc sous le bras". Il se refusait toujours à porter l'épée; mais il ne sortait pas sans un bâton de pommier sauvage, qu'il légua à Washington en déclarant que "si ce bâton était un sceptre, il lui "convendrait de même".

Franklin fut "l'idole" de Paris et de Versailles. Il profita adroitement de cet engouement pour

mener à bien les affaires de son pays, dont il avait pris la charge, et pour tout obtenir du Roi et de la France.

A Passy, Franklin vivait de la façon la plus réglée du monde. Il allait chaque matin se promener jusqu'au parc des eaux. Deux ou trois fois par semaine, il descendait la rue Basse et le chemin de La Fontaine et gagnait la maison de Mme Helvétius, à Auteuil. Il rencontrait là l'abbé Morellet, Cabanis, d'Alembert, Diderot, Turgot, Condorcet. Mais, plus que ces beaux esprits, attirait Mme Helvétius elle-même. Franklin l'aima, voulut l'épouser et ne se contenta pas de son refus.

Quand il y avait des fêtes, des réunions à Paris, Franklin ne manquait pas de s'y montrer, et la foule sur son passage s'écartait respectueusement ou même l'accablait; lorsqu'il allait à l'Académie, à l'Opéra ou au théâtre, on le recevait avec la même déférence.

Mais il préférait demeurer dans son logis de Passy". Dans son jardin, il renouvelait ses expériences de physique. L'Hotel de Valentinois porta le premier paratonnerre que l'on vit en France. Et, il y a une cinquantaine d'années, il existait encore à Passy, des vieillards fiers de raconter que, dans l'enfance, ils grimpaient le long des murs du parc pour suivre des yeux les cerfs-volants mystérieux que Franklin enlevait les jours d'orage.

Ayant tiré de l'alliance et du secours de la France tout ce qu'il en désirait, et ayant amené l'Angleterre à composition, le "loyal" Franklin manqua à la parole donnée et traita avec les Anglais, à l'insu de Versailles. Cependant sa popularité était telle qu'elle ne s'en trouva pas entamée. Il quitta la France comblé d'honneurs. Comms il souffrait de la pierre, ce fut une lièbre de la Reine qui vint le prendre à Passy et le transporta jusqu'à Havre.

Une plaque avait été posée sur la chapelle des Frères pour perpétuer tous ces souvenirs. Mais la chapelle et tous les autres bâtiments ne sont plus que des décombres. Tout ce passé, encore vivant hier, grâce au charme de quelques vieilles pierres, ne sera plus que de la froide archeologie, quand les hautes maisons de fer et de briques s'élèveront sur la terrasse où Franklin méditait les articles du traité qui assura l'indépendance des Etats Unis, puis rêvait tendrement de Mme Helvétius.

Le comte de Russie à San Francisco.

St Pétersbourg, 4 juin.—M. Paul Kosskevitch, consul de Russie à San Francisco, a été nommé aujourd'hui consul général à Gènes, Italie. M. Kosskevitch rejoindra son nouveau poste dans le commencement de l'automne.

Ivresse et bris de paix.

Justin Lacoste, propriétaire d'un restaurant rue Royale 413 et 415, s'est rendu au poste du 3me préfecture l'avant-dernière nuit et y a formulé une plainte contre un nommé James Larsson.

Il paraît que ce dernier étant pris de boisson est entré dans le restaurant de M. Lacoste et y a causé des dégâts considérables brisant les verres et les assiettes.

M. Lacoste a essayé de le jeter à la porte mais il a été assailli par l'ivrogne qui l'a frappé au visage. Larsson a été plus tard arrêté à l'angle des rues Royale et St-Pierre où il était tombé. Comme il s'était blessé à la tête dans sa chute il a été conduit à l'hôpital et a été en suite écroué au poste du troisième préfecture.

Assemblée du comité de la Commission des Ecoles.

Le comité secondaire de la Commission des Ecoles s'est assemblé ce soir à 7 heures en séance extraordinaire pour faire une enquête sur l'accusation de mauvaise conduite formulée contre 65 élèves de l'Ecole Supérieure des garçons. Le comité est composé de MM. J. Watt Duffy, président; Ernest Loeb; William Frantz; M. G. Swarbrick; E. A. Parsons et G. Kronberger. Les parents sont invités à assister à cette séance.

Les élèves incriminés ont été temporairement suspendus de l'école par les directeurs et selon toutes probabilités cette peine sera maintenue par le comité.

Les élèves suspendus sont accusés d'avoir récemment visité les deux écoles supérieures de jeunes filles et d'avoir envahi en chantant les diverses salles des bâtiments malgré les protestations énergiques des maîtresses d'école.

Agents acquittés.

Le juge Fisher a rendu hier matin une décision dans l'affaire des agents Noto et Bouny, accusés par le Dr Fenwick Young d'emprisonnement injustifié.

Le juge a reconnu que l'arrestation du Dr Young avait été en quelque mesure justifiée par les faits et a acquitté les deux prévenus.

La loi sur les denrées alimentaires.

Trois nouvelles plaintes pour violation de la loi sur la pureté des denrées alimentaires ont été portées hier à la cour fédérale de circuit par le district attorney Charlton Beattie.

Les contrevenants sont King Bros., Shilston and Saint Company et Nicholas Burke Co. Ltd. Les premiers sont accusés d'avoir, dans le courant du mois de septembre 1907, expédié à un négociant du Mississippi, une caisse d'huile d'olive portant la marque "Babbling Rationnée". Sous cette étiquette avaient été ajoutées les instructions suivantes:

"Ce produit est composé d'huile d'olive importée et de 60 pour cent d'huile de graine de coton pure." King Bros., Shilston et Saint, New Orleans, La. Cette huile avait été vendue comme produit importé.

Une plainte semblable est déposée contre la même maison pour avoir expédié au mois d'octobre 1907, à un négociant du Texas, une huile d'olive soi-disant pure, laquelle contenait une forte proportion d'huile de coton.

Dans la plainte portée contre Nicholas Burke Co. Ltd, cette maison est accusée d'avoir expédié dans le courant du mois de juin 1907, à un négociant d'Ocean Springs, Miss., une soi-disant "Essence de Citron" qui après analyse a été reconnue comme ne répondant pas à son étiquette.

FAUX. MONNAYEUR.

Manuel Martinez, un Cubain, a été arrêté à l'angle des rues Iberville et Bourbon, hier soir à six heures par le lieutenant de police Both Chas Montalvo, employé dans le café Paddock, a dit à l'agent que cet individu venait de lui donner un faux billet de \$10.

Conduit au poste du troisième préfecture le prisonnier a été interrogé par le chef des détectives Reynolds. Il a dit qu'il était arrivé à trois heures de l'après midi de la Havane à bord du steamship "Excelsior". Il avait en sa possession \$170 en billets de \$10, \$100 en billets de \$20 et cent dix dollars en billets de \$5, tous faux.

Il prétend qu'il a travaillé à la Havane et que son patron lui a donné les faux billets en paiement de ses services.

La police a reçu des plaintes de plusieurs propriétaires de cafés où l'individu avait réussi à passer sa fausse monnaie.

Martinez ne parie que l'espagnol et le caporal Boyard a servi d'interprète au chef Reynolds.

La première Commission du gouvernement fédéral ont été prévenus.

Articles pour Première Communion.

Nous voici à l'époque où dans toutes les paroisses, les enfants catholiques se préparent à faire leur Première Communion; aussi nos lecteurs nous sauront-ils gré de signaler à leur attention un magasin qui fait de la vente des articles de Première Communion une spécialité; le magasin de M. F. A. Brunet, rue Royale, 313.

Il vient d'y être reçu un assortiment vaste et varié de Chapeliers de toutes couleurs, montures or et argent, Parisiens français et anglais, en nacre, en ivoire, en peau de chamois et en cellulose; de Médailles, de Dizaines en nacre, améthyste, cristal, de Signets et d'Images.

Les familles sont invitées à visiter le magasin; elles y recevront le meilleur accueil et y feront des emplettes exceptionnelles.

Edition Hebdomadaire de "Abelle".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, — qui ont paru pendant la semaine, dans "l'Abelle" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nos vendeurs sous bande dans nos bureaux d'un prix de 10 cts le numéro.

Feuilleton L'ABEILLE DE LA N. O. No. 57. Commencé le 1er avril 1909. L'ARGENT ET L'AMOUR GRAND ROMAN INÉDIT PAR JACQUES BRIENNE TROISIÈME PARTIE LA COURSE A L'HERITAGE III (Suite.) —Serait-elle malade, Julia, demanda Marthe, te voilà toute

congestionnée. —Malade, non, mademoiselle, mais si émue, oh! si émue, figurez-vous..... Milou ne lui permit pas de continuer. —Où, mademoiselle Marthe, votre institutrice est très émue parce que je lui parlais de mes démarches en votre faveur; vous serez émue comme elle-même quand vous saurez l'immensité des espérances que vous pouvez concevoir et l'énormité des obstacles qu'il faudra vaincre. —Expliquez-vous, monsieur. —Votre père est mort riche, très riche, possesseur de plusieurs millions. —Seigneur Dieu, s'écria mademoiselle Julia, cet homme est un sage. —Vous croyez, vraiment, dit Marthe, incrédule, que mon père a laissé une telle fortune? —J'en suis sûr, mademoiselle, mais il ne sera pas facile de la retrouver et d'entrer en possession. Elle n'était pas entre ses mains. —Et entre les mains de qui était-elle? —Vous voudriez en savoir plus que je n'en sais moi-même. —J'espère, toutefois, vous l'apprendre bientôt, mais vous n'aurez que la moitié de cet argent. Si mes calculs sont exacts, vous aurez pour votre part trois millions. —Araisi je donc un frère ou une sœur inconnus?

—Mon Dieu, songea Milou, c'est embêtant ces gens qui ne veulent pas comprendre! Dans un geste inconscient, il tendait les deux mains vers Marthe, comme s'il avait espéré qu'elle allait, là, tout de suite, les remplir de billets de banque. —Voilà, reprit-il. Depuis trois jours je ne m'occupe que de cette affaire, j'ai multiplié les pas et les démarches, j'ai même dépensé quelque argent à des voitures. Je ne vous réclame rien. Je suis au dessus de ces choses. Je n'agis que par amour de la justice et à cause de l'amitié qui m'unissait à votre père. Mademoiselle Julia le regarda avec un sourire d'estime. —Il ne dit pas, pensait-elle, sa principale raison d'agir, son amour pour moi et le chevaleresque dévouement que lui inspire cette passion. Milou continuait: —Malheureusement et si peu que vous connaissiez le monde, vous devez vous en être aperçue déjà. Malheureusement tout le monde n'est pas aussi désintéressé que moi. Le succès dépend entièrement d'un seul nomme.... —Et il ne consentira à faire le nécessaire que lorsque vous aurez renoncé en sa faveur à la moitié de la fortune. —Ah! fit Marthe. —Et elle posa sur Milou un regard méprisant et soupçonneux.

Milou tira de sa poche un portefeuille, l'ouvrait: —J'ai apporté le papier tout prêt, vous n'avez qu'à signer. —Vous pouvez refermer votre portefeuille, monsieur, je ne signerai rien. —Pourrait dit mademoiselle Julia, trois millions pour une signature, on travaille souvent à meilleur marché. Et Milou: —Mais comprenez donc, mademoiselle.... —Je ne veux pas comprendre, monsieur. L'homme assez malhonnête pour avoir fait la proposition que vous me communiquez ne mérite aucune confiance. Si je me laissais jusqu'à devenir, mon Dieu, je ne trouve pas d'autres mots, jusqu'à devenir sa complice, je serais digne d'être complètement dépossédée par lui, et de m'être avilie pour rien.... —Et je suis certaine que c'est ce qui m'arriverait. —Mademoiselle, dit Milou, je me porte garant..... Mais elle le regarda avec un dédain écorçant. —Et vous, monsieur, qui sera votre garant? —Oh, dit Julia douloureusement, on ne peut pas doter de monsieur.... —Tu as la confiance facile, Julia. D'ailleurs, je ne doute de personne, je me refuse seulement à coopérer à ce que l'on me propose! Milou eut un moment d'hési-

tation, d'émotion peut-être, mais il se reprit bientôt et il plaida non sans habileté. —Je comprends d'autant mieux votre indignation, mademoiselle, que je la partage et qu'elle fut, d'abord chez moi comme chez vous, un sentiment exclusif qui envahit tout l'esprit et tout le cœur et qui empêche la réflexion. —Comme il parle bien, songeait mademoiselle Julia qui le dévorait des yeux. Milou continuait: —Ce que vous venez de dire au sujet du misérable qui vous dépossède de la moitié de votre fortune, je le lui ai dit plus fortement, plus longuement, plus passionnément que vous-même, puisqu'il ne s'agissait pas de moi, mais de cette noble chose qu'est la justice et de cette noble femme que vous êtes. Mademoiselle Julia ouvrait la bouche. Heureusement elle retint les paroles qui avaient failli lui échapper. Elle avait été sur le point de s'écrier: —Oh oui, monsieur, nous sommes de nobles femmes. —Et qu'a pu vous répondre ce monsieur, demanda-t Marthe? —Il m'a dit, car c'est un homme froid et intelligent: —Je suis l'inventeur d'un trésor. —Seul, je sais où se le trouve, mais je ne puis pas le prendre. J'ai besoin de celle qui peut le

prendre, mais ne sait point où il se trouve. Nous avons donc besoin l'un de l'autre. Entendons-nous puisque nous ne pouvons rien l'un sans l'autre et partageons.... Marthe eut un rire plein de mépris. Puis elle dit: —Je vois que ce beau raisonnement vous a convaincu. —Non, mademoiselle, ce qui m'a convaincu, c'est l'après désir de vous arracher à la misère et de vous faire remonter à une situation digne de votre beauté, de votre esprit et de votre cœur. —J'ai eu d'abord une grande répugnance à vous faire connaître les propositions de cet homme. —Il me semblait à moi aussi que je me laissais en me mêlant de cette affaire, mais j'ai compris ensuite, comme vous le comprendrez certainement, qu'il n'y a ignominie que d'un côté, de l'autre côté! Et que votre rôle comme le mien, reste tout de générosité. —Mais, dit mademoiselle Julia, la moitié, c'est beaucoup. —Sans doute, mademoiselle, mais je me considérerais en quelque sorte déjà comme le mandataire de mademoiselle Marthe et tout marchandage m'est paru indigne d'elle. —En de telles affaires, on ne peut que dire oui, ou dire non. —Vous avez raison, conclut Marthe, je dis: non.

Milou était tenace. —D'ailleurs, reprit-il, cet homme m'a fait remarquer qu'il aurait des frais. Il devra faire appel à des concours intéressés. Il prend tout cela sur sa part. Il fera même les avances nécessaires qui seraient considérables peut-être. —Au contraire, votre moitié vous reviendra entière, sans aucune retenue, sans frais d'aucune sorte.... —Monsieur, dit Marthe avec une ironie mordante, je vous en prie, insistez pas, vous arriverez à m'émouvoir sur la générosité de ce pauvre homme! VI Milou était arrivé chez Marthe avec une sorte de répulsion pour cet être trop noble. Il en sortit avec une haine véritable pour cette jeune fille par laquelle il se sentait dévoté et perçé à jour. —C'est elle qui l'aura voulu, dit-il à demi-voix, c'est toujours comme cela quand on veut être honnête. Et il se mit à étudier l'autre combinaison, celle qu'il avait d'abord écartée comme trop difficile et trop dangereuse, mais qui restait maintenant la ressource suprême. C'était décidé. La fille de Pierre Mauran l'avait voulu! Mariette jouerait encore le rôle de Marthe et cette fois, pour un intérêt infiniment